

jacques
de bourbon busset
le jeu
de la constance

voies ouvertes

gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1972.

A

ROGER CAILLOIS

*expert en jeux
et ami constant.*

*Celui qui sait être constant a une
âme large et celui qui a une âme large
est juste.*

Lao Tseu, *Livre du Tao.*

« Ce que je découvrais à présent dans mes lectures, c'étaient les prises de conscience faites à tout bout de champ dans leurs œuvres par les auteurs que je pratiquais, comme s'il avait été donné à chacun d'eux de procéder de façon réitérée à la saisie toute neuve de son être pensant ou, pour employer le mot fameux de Descartes, de trouver son Cogito. »

Georges Poulet.

En guise de prologue

Pour Laurence.

J'ai longtemps envié les scientifiques et les érudits qui avancent dans leur champ avec la sérénité et la régularité d'un moissonneur mais cette jalousie était théorique. Pour rien au monde je n'aurais voulu échanger ma place contre la leur. Je savais que je devais aller de l'avant, prouver le mouvement en marchant et que, si d'aventure une solution me tombait toute rôtie dans le bec, il s'agirait d'une alouette factice. J'en suis encore là.

Je pense que chacun de nous a, au fond de lui-même, une préoccupation avec laquelle il lui faut vivre, qui est, en réalité, le propre de sa vie. Beaucoup ne s'en soucient guère, une fois passée l'enfance. Parfois, sous le coup d'une crise grave, cette eau intérieure remonte. « Que m'arrive-t-il », se dit-on ? Et puis les choses se remettent en place. L'écrivain et l'artiste sont des individus qui ont pris le risque de faire confiance à ces fluctuations, appliquent le précepte de Nietzsche : « Vivre dangereusement »

et ont renoncé, une fois pour toutes, à la paisible consommation du monde et d'eux-mêmes. Sans doute y a-t-il beaucoup d'orgueil et de naïveté à se mettre ainsi à part, à lancer une nouvelle version du poète maudit.

C'est il y a plus de quarante ans. J'erre, par un dimanche venteux, dans ce quartier de Paris qui a toujours été le mien, quadrilatère délimité par la Seine, l'esplanade des Invalides, le boulevard Montparnasse et la rue Monge. J'écris dans ma tête une dissertation que je dois remettre le lendemain au professeur de philosophie du lycée Henri-IV, Louis Lavelle. Il succède, comme mon maître, à Charles Georgin, vieux champion des Grecs et des Latins, plus vivant, plus jeune, plus joyeux que ses élèves. Je roule dans ma cervelle le continu et le discontinu. Entre eux, je dois réaliser, selon les lois du genre, une harmonieuse synthèse.

Il fait grand vent, ce vent de Paris qui sent la mer mais n'est pas un vent de mer, ayant accroché au passage trop de fumées et de vacarme humain. Les paragraphes s'enchaînent, s'opposent. Je m'achemine vers la transition continue, alpha et oméga de tous les pensums que j'aurai par la suite à confectionner. Ce devoir-là n'en est pas un. Je crois à la philosophie, je la révère. Je la regardais jusqu'alors de loin. Me voici en classe de philosophie. Je puis m'en griser à mon aise. Tout à l'heure, à la maison, j'exposerai à mon frère Charles — il a beau être matheux, la philo le passionne — mon plan et les idées qui en sont sorties.

Qu'aurais-je écrit, comment aurais-je écrit si je n'avais pas été conditionné par la dissertation? Je rêve

d'une poésie libre, naturelle, fraîche, mais ces épithètes sont-elles autre chose que repoussoir vis-à-vis de l'artifice appris sur les bancs des écoles? Le naturel voulu est ce qu'on peut imaginer de plus artificiel et un certain fantastique appliqué aussi. Les regrets sont toujours stériles, ceux qui portent sur la formation reçue le sont particulièrement. La seule maîtresse capable de tenir tête à la dissertation est la vie, à condition de ne pas la mener comme une dissertation. Ce fut longtemps ma tentation et c'est, je crois, la tentation de tous ceux qui identifient vie et carrière.

L'introduction, ce sont les études, les concours, si possible la Grande école. L'annonce du plan est le choix du premier poste, qui préserve les apparences du bon plaisir et, tout en découlant de l'énoncé du sujet, prend avec lui certaines libertés permises. La première partie s'intitule : l'apprentissage des responsabilités, la seconde partie : l'exercice des responsabilités. Il va de soi que, souvent, les responsabilités de fait sont plus lourdes dans la première période que dans la seconde mais ce sont là bavures dans l'exécution qui ne modifient pas l'ordonnance du schéma.

Les dissertations et les carrières bien conduites peuvent parfois se payer le luxe d'une troisième partie : les honneurs sans responsabilités. Tel est le cas privilégié du président de société qui abandonne, de son plein gré, la direction générale et la laisse à un homme de confiance. Ce sont là des réussites exceptionnelles, l'élève moyen ne doit pas y songer. La conclusion, comme il convient, incite à la nostalgie. Le sujet, exprimé tel un fruit, laisse paraître son écorce ratatinée. La carrière est terminée. Que le son du cor est triste au fond de la retraite! Il est recom-

mandé que la conclusion ne se réduise pas à un résumé de la dissertation. Une idée neuve doit laisser discrètement percer le bout de son oreille. De même il est bon qu'une activité nouvelle, mais légère, vienne meubler les loisirs du sexagénaire.

Ce plan, je l'avais implicitement accepté, sous l'expresse réserve qu'il ne m'interdirait pas de l'accompagner d'une musique en sourdine qui était pour moi l'essentiel et qui s'appelait l'écriture. Je voyais mal cet attelage mais me disais avec la fatuité du jeune âge que j'arriverais bien à le mener de front. J'y avais été encouragé par le directeur de conscience de ma quinzième année, le merveilleux abbé Mugnier qui, au confessionnal, me récitait des pages entières de Chateaubriand, son idole.

Pour une cervelle tendre, certains passages des *Mémoires d'outre-tombe* n'étaient pas sans dangers, tel celui où le vicomte célèbre sa propre mission à Rome : « Je brochais cette besogne diplomatique comme le premier ambassadeur venu, sans qu'il m'en coûtât une idée, de même qu'un niais de paysan de la Basse-Normandie fait des chausses en gardant ses moutons : mes moutons à moi étaient des songes. »

En attendant, ma mère, dont l'abbé Mugnier avait béni en 1911 le mariage, me faisait lire l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, lecture quelque peu fastidieuse mais qui renforçait ma passion pour l'Antiquité. Ce fut le moment où je rédigeai un grand roman historique, *Carnius ou la Guerre des Parthes*, fourmillant de péristyles, d'atriums, de murènes, de vestales, de centurions et de patriciens. *Les Derniers Jours de Pompéi* et *Quo Vadis?* m'avaient servi de modèles. Et la lecture des journaux me laissait deviner dans l'ascen-

sion méthodique de Staline la montée au firmament d'un astre nimbé de sang, d'un nouveau Tibère, cauteleux et implacable comme son prédécesseur romain. Naturellement, le Colisée était un des hauts lieux de mon épopée. Je m'apitoyais sur les chrétiens, mais mon cœur battait déjà pour les lions, dont la crinière volumineuse, contrastant avec la nudité de la robe, était chargée, pour moi, d'un pouvoir érotique. L'abbé Mugnier n'en restait pas à Chateaubriand. Son enthousiasme de paysan lettré lui faisait vanter aussi Lamartine, dont la générosité certes me touchait, mais dont la jobardise m'inquiétait quelque peu. Je la préférais encore, il est vrai, à l'emphase hugolienne qui me paraissait destinée à masquer un échec politique à peu près complet. En fait, je voyais bien, en dépit de l'incurable, naïf et contagieux optimisme de mon confesseur octogénaire et aveugle, que carrière politique et œuvre littéraire formaient un couple bancal. J'étais arrivé à l'âge de la chasse et mes débuts comme tireur me montrèrent vite l'impossibilité de courir deux lièvres à la fois. Ce précepte de cynégétique m'a appris que le danger de la dispersion était plus grand que celui de l'obsession.

Ici j'aperçois l'absurdité de vouloir retracer après coup un itinéraire. Je n'ai nullement l'impression flatteuse de contempler d'une éminence le chemin parcouru. La peinture militaire, genre faux par excellence, m'a longtemps intoxiqué. Je me mettais dans la peau du commandant en chef qui, lorgnette dans la main gauche, entouré d'une cour chamarrée, désigne à ses lieutenants de sa main droite dégantée un point à l'horizon où s'abattra bientôt une pluie de feu et d'acier. Dans un coin du tableau un cheval se cabre,

symbole des passions qu'une sage discipline permet de réprimer. Dans la vallée serpente une colonne. Elle accourt du passé et se dirige vers l'avenir que l'index suprême a fixé. Cette imagerie guerrière garde pour moi son prestige. L'Auguste de Corneille, si pompeux qu'il puisse paraître, continue à m'impressionner. « Je suis maître de moi comme de l'univers » est une formule magique, absurde bien sûr, mais efficace.

Le virus de la lecture

Alors que beaucoup se complaisent dans leurs faiblesses et parfois même s'y délectent, je me suis toujours complu dans l'idée que la volonté m'aiderait à me tirer d'affaire. Le romantisme de l'échec ne m'a jamais attiré et cela parce que mon double, mon frère Charles, en dépit de ses dons, me semblait fasciné par l'attrait de la négation. Il serait simpliste de diviser l'humanité en deux camps : celui des oui et celui des non, celui de l'assentiment et celui de la révolte. En littérature, cela est peut-être vrai. Mon ami Julien Gracq a écrit des pages brillantes et convaincantes sur l'opposition entre Claudel et Sartre, entre le sentiment du oui et le sentiment du non. Mais, dans la vie, il en va autrement.

La mise en scène littéraire se retrouve certes chez certaines femmes seules qui rêvent leur vie. Si *Madame Bovary* conserve une telle audience, c'est que chacun connaît autour de lui des Emma. Il y a même, surtout chez les intellectuels, un bovarysme politique, source d'élans, de retombées, de toute une dramaturgie intérieure qui n'est pas sans séduction. Reste que la coupure entre la vie quotidienne et la rêverie est beaucoup plus nette que jadis.

Les femmes sont moins seules et ne sont plus du tout oisives. Ma génération aura été une des dernières à être formée par des mères qui mettaient un beau livre, un beau tableau, un beau concert au-dessus de tout le reste. Je voyais ma mère, allongée sur son divan, un livre à la main qui était rarement d'un contemporain, et je comprenais qu'elle avait accès à un monde qui n'était pas celui de l'argent, de la réussite mondaine ou des prouesses techniques.

L'aimant et l'admirant sans réserves, et des réserves n'auraient pas trouvé la moindre justification, j'étais bien obligé d'en conclure que cet univers qui lui donnait tant de joie n'était pas imaginaire, qu'il était aussi réel que celui de mon père où les résultats pratiques tenaient la place de l'émotion esthétique. Cette émotion esthétique, expression qui paraît aujourd'hui si périmée, je sentais très bien qu'elle était chez ma mère autre chose qu'un pur émoi. L'intelligence y avait sa part et elle était grande. Ma mère vivait dans un climat de sensibilité intellectuelle, formule valéryenne d'une remarquable précision qui me plaît d'autant plus qu'elle résume à merveille ce que ma mère a voulu me transmettre et dont je ne rougis pas.

A mi-chemin entre la recherche abstraite et la spontanéité de l'imaginaire se situe ce lyrisme intellectuel dans lequel j'ai commencé à baigner dès l'âge de quatorze ans. Les faiseurs de catalogues, les colleurs d'étiquettes, les qualificateurs comme on disait naguère au Saint-Office, en concluront que j'étais mûr pour devenir bergsonien, ce que je fus en effet à seize ans et avec enthousiasme. Cependant, *L'Évolution créatrice* me déçut. Je n'y retrouvais pas les analyses musicales de *l'Essai sur les données immédiates*

de la conscience qui m'avaient transporté, et soupçonnais le maître de s'être laissé impressionner par le prestige des sciences biologiques au point de s'abandonner à des comparaisons faciles et sans fondement. Je redevins vacant sans toutefois renier le désir de trouver le joint entre l'intelligence et la sensibilité, joint que j'avais cru découvrir dans l'intuition bergsonienne.

Quand j'entends dire, aujourd'hui, qu'il est inutile de réfuter Bergson car il n'est même pas philosophe, je suis gêné. J'ai l'impression qu'on bafoue un de mes vieux parents. Si je prends sa défense, ne lui fais-je pas du tort, en le datant encore plus? Opposer à la rationalité scientifique une rationalité de seconde zone, teintée de vitalisme, de spiritualisme, de ce qu'on voudra, c'est livrer un combat d'arrière-garde perdu d'avance. Il faut déplacer le champ de bataille et, sur ce nouveau terrain, contraindre à la défensive et donc à la défaite un adversaire qui ne peut survivre s'il n'occupe pas tout l'espace disponible. L'élan vital, le supplément d'âme, sont des armes conventionnelles sans efficacité. Sur le nouveau terrain choisi, une seule arme suffit, l'arme absolue, l'amour absolu dont l'absurdité a raison de tout.

Charles, un soir, étant entré à la Sorbonne, m'a dit avoir écouté avec intérêt la conférence donnée par un colonel bergsonien, nommé de Gaulle. Bergson est mort et enterré, mais chaque fois que quelqu'un, croyant ou incroyant, risque une allusion à la richesse qualitative de l'Être, je reconnais le lecteur inavoué de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*. C'est Étienne Gilson qui a le mieux montré comment nous avons laissé échapper l'occasion fournie par

Bergson de rajeunir, aérer et fortifier notre vieille intelligence aux articulations raides et à la voix cassée. Cette intelligence rafraîchie sent la forêt. Nul ne l'a mieux analysée que Gaston Bachelard, ami précieux entre tous, exemple exceptionnel de force créatrice, de bonté, de simplicité et d'originalité vraie. « La poésie, a-t-il écrit, est une métaphysique instantanée. En un court poème, elle doit donner une vision de l'univers et le secret d'une âme, un être et des objets, tout à la fois. » Beaucoup préfèrent à « métaphysique instantanée » l'expression « métaphysique concrète » mais en l'honneur du concret on enfile trop d'abstractions. Bachelard, sorbonnard malgré lui, est un apôtre de la rêverie. Dénoncée d'habitude comme futile, la rêverie lui paraît non seulement légitime mais indispensable à l'équilibre social. La fonction de l'irréel est, à ses yeux, une fonction vitale. En elle se réconcilient Animus et Anima. « Le mystère poétique est une androgynie. »

La constance des amants dépasse leur propre destin ❀ Elle montre que la vie, sans constance, est, à proprement parler, insensée ❀ La résolution d'aimer fortifie l'amour ❀ Dans les domaines où l'essentiel est une foi, l'assentiment donné à une croyance, il en va de même ❀ Jacques de Bourbon Busset ❀